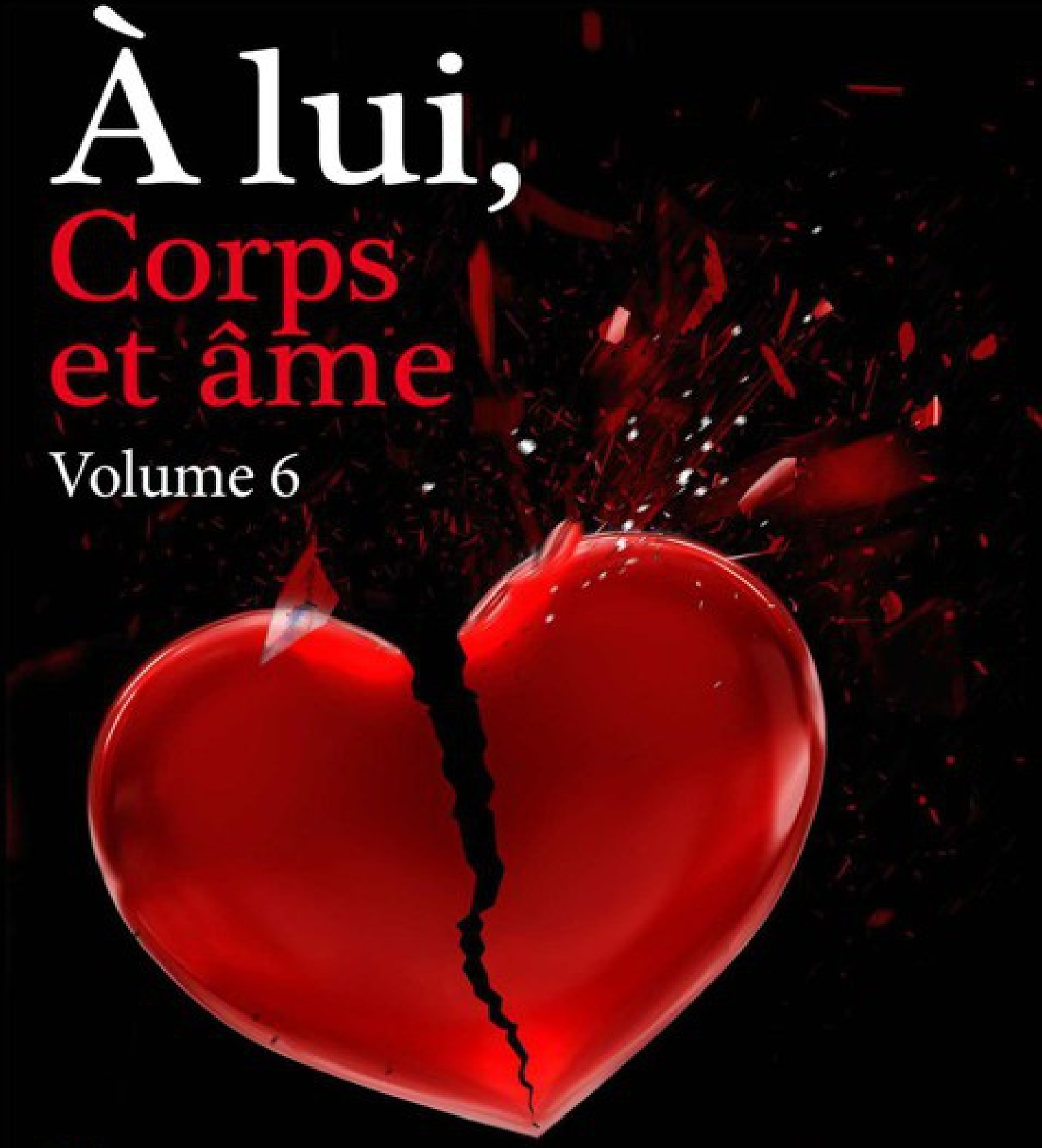
Olivia Dean

À lui,
Corps et âme

Volume 6



Éditions Passage des Soupirs

1. Le prix du plaisir

« Puisse notre amitié continuer sur ces bases. »

Les roses sont vraiment magnifiques. Le petit mot n'est pas signé, mais je reconnais bien le style de Charles. Détachement, classe. Tout ce que j'aime en lui. Il faudrait sans doute que je le remercie. Cette fois-ci, pas de fausse note. Ne pas se livrer, ne surtout pas en faire trop. Montrer qu'on apprécie, mais qu'on aurait très bien pu s'en passer. Adopter une attitude… détachée. Voilà, c'est ça. Il y a six mois, je lui aurais sans doute envoyé un e-mail dégoulinant du genre : « Cette nuit fut la plus belle de toute mon existence. » Mais j'ai mûri. Et même si c'est vrai, cette nuit était une fois de plus merveilleuse, je ne le lui dirai plus. Un simple « Merci » devrait suffire. Un SMS. Simple et efficace, voilà, c'est envoyé. Maintenant, je vais vivre ma vie comme la jeune femme épanouie que je suis. Ne pas attendre fébrilement son retour de Los Angeles. Du moins essayer. Commencer par aller travailler…

« Mademoiselle Maugham, je peux vous voir un instant ? »

L'homme poussiéreux m'a appelée par mon nom de famille. Il doit s'agir de quelque chose de grave. Peut-être ai-je mal rangé les actes du colloque sur le Tristan en prose, ou pire encore ? Je souris en imaginant la petite bourde qui va m'attirer la leçon de morale de mon triste supérieur. Qu'importe, j'ai l'impression que rien ne peut m'atteindre aujourd'hui. J'entre dans son bureau le sourire aux lèvres. Lui regarde fixement des papiers sur son bureau. Il parle sur le ton monocorde que je lui connais, mais avec un rictus d'énervement inédit.

« Mademoiselle Maugham, nous allons devoir nous passer de vos services. Je vous serais reconnaissant de ne pas me demander la raison de cette éviction. Nous avons eu connaissance de certaines de vos activités dans l'enceinte de la bibliothèque. Activités qui, de toute évidence, n'ont rien à voir avec celle pour laquelle nous vous employons et qui, par ailleurs, ont heurté la sensibilité d'un membre du personnel. Cette décision prendra effet dès la fin de cet entretien. »

Je suis écarlate. Bien sûr, je ne vais pas lui demander la « raison de cette éviction ». J'ai bien compris à quoi il faisait allusion.

Qui a bien pu nous voir ? Et pourquoi avoir attendu si longtemps pour me dénoncer ? Ce ne peut pas être Guillaume, il ne ferait pas un plan pareil. Monique ? Chantal ? L'homme poussiéreux lui-même ?

Je ne sais comment faire cesser cet entretien gênant. Oui, bien sûr, renvoyez-moi ! Je ne protesterai pas, promis juré. Mais il faut signer des papiers, des tonnes de papiers. Ces formalités me donnent l'impression de durer des siècles. Je reste penchée sur le bureau en évitant soigneusement de croiser son regard. Un instant fugace, je songe que j'ai bien fait de mettre une culotte et je réprime un gloussement. Il n'a rien vu, heureusement. Je pars comme une voleuse sans dire au revoir à personne. Je marche comme un zombie jusqu'à la cafétéria où je m'assois finalement derrière une soupe brunâtre qui n'a de café que le nom.

Je me suis fait renvoyer. Moi, Emma Maugham, étudiante modèle, je me suis fait renvoyer de mon boulot à la bibliothèque. Parce que j'ai couché avec mon voisin dans le sous-sol pendant mes heures de travail. C'est surréaliste. Enfin, je veux dire, on m'aurait dit ça il y a six mois, j'aurais éclaté de rire. J'aurais peut-être même été choquée. Là, je suis juste… surprise. Et très embêtée. Comment vais-je bien pouvoir payer mon loyer ? Mon délicieux propriétaire serait, je le sais, tout prêt à renoncer à cette somme symbolique, mais pas moi. Lui payer un loyer, c'est ma bouée de secours.

C'est le truc qui me rappelle que nous ne sommes pas ensemble, que je ne suis, malgré tout, que sa locataire. Même si j'entretiens les sentiments les plus ambigus à son égard, il reste un étranger. Il me faut donc un nouveau boulot. Je pense que je suis grillée à la fac. Oh ! mon Dieu ! si ça se trouve, cet « incident » est consigné dans mon dossier. Tel que je connais l'homme poussiéreux, il aura utilisé une formule surannée et alambiquée qui marquera bien les esprits. Du genre : « S'est livrée à des orgies dans l'enceinte de l'établissement ». Je glousse cette fois-ci sans retenue et me laisse repenser à cette soirée mémorable. Moi, nue dans la bibliothèque, brûlante de désir. Lui, mystérieux et puissant, apparu là comme par magie. Peut-être m'a-t-on entendue crier ? J'en frissonne encore…

« Je ne veux pas savoir à quoi tu penses, Emma. S'il te plaît, change d'idée. »

Manon. Elle est ce matin, comme souvent, stupéfiante. Ses cheveux sont aujourd'hui roux et lui dégoulinent sur les épaules comme une sauvageonne. Elle porte une robe vert émeraude très légère qu'on dirait en papier froissé. S'il elle ne mesurait pas 2 mètres sur ses talons aiguilles, elle ressemblerait à une elfe sortie de la forêt. Elle s'effondre à ma table plus qu'elle ne s'assoit et quitte ses chaussures. Tout en retirant une à une ses fausses taches de rousseur, elle m'interroge.

« Charles Delmonte encore ?

— Euh… oui. Mais non. Je me suis fait virer de la bibliothèque. À l'instant.
— Pour quelle obscure raison ?
— Parce que j'ai couché avec Charles dans le sous-sol. Apparemment, on nous a vus.
— Très bien.
— Comment ça, très bien ?
— Non, je veux dire, il n'y a plus rien à attendre de ce côté-là. Tu t'es fait virer. Pour des motifs, semble-t-il, assez justes — tu as failli à ton travail et tu n'as pas respecté le code vestimentaire. Maintenant, tu peux passer à autre chose. Tu n'as pas de question à te poser, ni de ressentiment à entretenir.
— C'est sûr, vu sous cet angle… »

Manon est fascinante. Elle sait tout le temps ce qu'il faut faire et elle évolue dans la vie avec une facilité déconcertante. Elle ne serait pas arrivée, j'aurais peut-être passé la journée à me morfondre, à me repasser le film de cette journée dans la tête et à revivre la scène d'humiliation de mon renvoi encore et encore. Mais c'est elle qui a raison. C'est fait. C'était désagréable, n'en parlons plus. Et puis je ne regrette rien de ce qui s'est passé dans ce sous-sol.
Je lui envie cette assurance et ce pragmatisme. Moi, au contraire, j'ai toujours l'impression de ne pas être à ma place. Comme si j'étais coincée dans un monde dont je n'aurais pas le mode d'emploi. Quand je suis arrivée à Paris, il m'a fallu une semaine avant d'oser entrer dans une boulangerie. J'avais trop peur de mal faire. De ne pas employer les bons mots pour… acheter du pain. Je sais que c'est ridicule. Au début, je pensais que le monde avait été conçu pour les gens comme Manon… Et puis j'ai réalisé en la fréquentant que c'était moi qui avais un problème. Je dois me détendre, être plus naturelle. Avec Charles, je suis naturelle, je crois. Enfin, je suis souvent mal à l'aise, mais je ne le cache pas. Je suis ouvertement godiche. Avec Guillaume aussi, c'est assez simple. Plus simple peut-être parce qu'il n'y pas cette barrière de milieu et d'argent. J'aime vraiment être avec lui.

« Parlons peu, j'ai à faire. Donc Guillaume. »

Je rêve ! Elle lit dans mes pensées maintenant ?

« Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas le droit de te demander comment ça s'est fini hier après votre baiser langoureux ?

— Merde ! J'avais oublié !
— Un conseil, ne le lui dis pas comme ça, il ne s'en remettrait pas. Alors donc ?
— Non, rien, je suis rentrée avec Alexandre.
— Et t'as croisé Charles !

— Comment tu sais ?

— Ton regard libidineux dans le vague quand je suis entrée… je pense que ce n'était pas pour moi. Malgré mon look affriolant, tu l'auras sûrement remarqué.

— Mais oui ! C'est pour quoi cette robe ?

— Un shooting photo pour une amie jeune créatrice. Mais revenons à notre Delmonte, j'ai un partiel de grec ancien dans 10 minutes.

— Tu m'épates. Pour la robe. Et pour le grec. Et pour cette facilité à décrypter mes regards libidineux… Néanmoins, je dirais qu'on progresse. Avec mon charmant propriétaire, j'entends.

— Ah ? Il t'a laissé les clefs de chez lui ? Va te présenter ses parents ?

— Ses parents sont morts me semble-t-il et non, je n'ai pas ses clefs. Mais j'ai trouvé un bouquet de roses sur mon paillasson. Avec un petit mot. Charmant.

— Merde, faut que j'y aille. Mais c'est bizarre.

— Quoi ?

— Les fleurs, là. Ça ne colle pas, je trouve. J'y vais, on en reparle plus tard, OK ? »

« Ça ne colle pas. » Elle vient de partir en courant me laissant un doute en cadeau. Qu'est-ce qui ne colle pas au juste ?

2. Quiproquo

Mon téléphone vient me sortir de ma réflexion. Un SMS. Charles ? Pas de numéro, c'est malin.

« Tu as l'air songeuse. »

Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? Que j'ai l'air songeuse en général ? Qu'il me voit ? Il est bien venu me « rendre visite » à la bibliothèque, pourquoi pas à la cafétéria ? Je jette un coup d'œil circulaire et balaie du regard les rares nerds qui potassent devant leur café. Pas de Charles Delmonte.

« C'est à cause d'hier soir ? »

Je rougis en repensant à nos ébats. Sauf que ce n'était pas hier soir. C'était ce matin, au réveil. En fermant les yeux, j'arrive presque à ressentir le contact de ses lèvres sur mes fesses.

« Ouvre les yeux. »

Guillaume vient de prendre la place qu'occupait Manon il y a peu. Il me regarde, joyeux, son téléphone à la main.

« Tu as l'air surprise, t'avais pas deviné que c'était moi ?

— Si, si, bien sûr. »

Vite, chasser de mon esprit les souvenirs encore chauds de ce matin. C'était Guillaume. Tout s'explique. Hier soir. Le baiser. Nous nous sommes embrassés. Est-ce que ça veut dire pour lui qu'on est ensemble ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ? J'attends qu'il entame la conversation.

« J'ai très envie de toi.

— Pardon ? »

Je viens de recracher l'intégralité de mon café sur la table. Je le regarde, atterrée. Il rit encore.

« C'est bon, Emma. J'ai bien compris que toi et moi, on ne sera jamais ensemble. N'empêche, tu es super sexy ce matin. Tes cheveux défaits, ton regard perdu et lascif… Tout en toi respire le sexe. Il fallait que je te le dise.

— Euh… merci ?
— Je t'en prie. Et puis, comme je te le disais dans mon petit mot, enfin à demi-mot, on peut être très proches sans être forcément ensemble… »

« Puisse notre amitié continuer sur ces bases. » C'était lui, évidemment, c'est beaucoup plus clair maintenant !

Je suis sidérée de constater la facilité avec laquelle Guillaume est passé d'amoureux transi à potentiel *friend with benefits*. Mais je crois que je l'aime mieux comme ça, finalement. Gai, joueur. Il en est même devenu un peu sexy. Quand il m'a dit de but en blanc qu'il voulait coucher avec moi tout à l'heure, j'ai même ressenti comme un début de frisson. Mais ce n'est pas le moment de se disperser.

« Aussi tentante que puisse être ton offre, je n'ai pas le cœur à ça ce matin.

— Ah bon ? Tant pis ! Qu'est-ce qui te tracasse ?
— Je me suis fait virer.
— C'est pas vrai ? Tu as oublié de cataloguer le hors-série de l'été des *Cahiers Maurice Barrès* ?
— Oui, j'ai dû commettre une ignominie de la sorte. »

Nous rions comme des baleines, heureux de cette bonne blague de potache. Un instant, j'oublie les réels motifs de mon renvoi. Quand j'y repense, ils ont un goût de soufre que je ne leur connaissais pas encore. Ces instants intenses dans l'obscurité, j'en ai presque honte tout à coup. Une question de perspective, sans doute.

« Donc, te voilà sans le sou.

— Comme tu dis.
— Je suis sûr que ton proprio libidineux pourra t'avancer quelques mois de loyer, le temps que tu trouves quelque chose.
— Oui, sans doute, dis-je sans relever l'allusion. Sinon, t'as une idée ?
— Pas la moindre. T'as pensé au service ? Il y a bien un bar qui recrute ?
— J'ai essayé, je n'en garde pas un très bon souvenir. Tu pourras demander à Manon et Matthieu si ça t'intéresse…
— Une autre fois, sans doute, mais j'ai à faire. Un nouveau boulot.
— Tu quittes la bibliothèque ?
— Hélas, non ! Mais j'ai besoin de plus d'argent, j'ai peut-être trouvé quelque chose. Je dois voir une femme vers Pigalle ; je te raconterai. »

Il doit « voir une femme », c'est bien mystérieux. J'en saurai sans doute plus la prochaine fois qu'on se verra. C'est tout de même dingue l'argent qu'il faut dépenser pour vivre à Paris… Je me demande où il trouve le temps de faire avancer sa thèse en cumulant les petits boulots.

Je décide de rentrer à pied comme la touriste que j'étais voilà bientôt un an. Qu'est-ce qui me sépare de l'étudiante naïve que j'étais alors ? Est-ce que j'ai tellement changé ? J'ai beau mieux comprendre comment fonctionnent les choses, je ne peux empêcher mon cœur de sursauter chaque fois que je croise le regard de Charles. Mon cœur et tout mon corps. J'aime et je hais notre « relation ». C'est si facile et si compliqué… Je ne suis ni tout à fait la même ni tout à fait une autre ; je ne sais plus où j'ai lu ça. Je lance un regard empreint de tendresse au groupe de touristes qui photographient notre immeuble. « Notre » immeuble !

Manon, je crois que tu t'es trompée !

Je voudrais l'avoir devant moi pour qu'elle constate de ses yeux. Là, dans ma boîte à lettres : un trousseau de clefs ! Charles ne m'a pas envoyé de roses comme je le pensais ce matin, mais il m'a laissé ses clefs. C'est autrement plus riche de signification. Pas de mot, en revanche. Il a dû penser que le geste parlait de lui-même. Je suis émue, je prends ses clefs avec la solennité d'un garde suisse. Je ne vais pas tout de suite en profiter. Bien sûr, j'ai très envie de me promener chez Charles, de me faire un café et de le boire nonchalamment dans son lit… mais je dois d'abord river son clou à ma charmante amie. Une photo du trousseau de clefs. Voilà. Je vais la lui envoyer sans texte, comme ça, avec en objet quelque chose du genre « Tu disais ? » Je savoure ma victoire en ouvrant ma boîte e-mail. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, j'ai un message de Charles ! Je l'ouvre tout de suite, je le garde pour plus tard ? Je l'ouvre !

« Délicieuse Emma. »

Ça commence bien !

« Désolé d'être parti précipitamment ce matin, l'avion n'attend pas, paraît-il… J'ai cavalièrement laissé mes clefs dans ta boîte à lettres, je m'en excuse. »

Pas de quoi, vraiment !

« Elles sont pour Élisabeth, il se pourrait qu'elle ait à passer et je n'ai pas eu le temps de lui laisser un trousseau comme je le fais d'ordinaire. »

Quel mufle ! Je n'ai même pas envie de continuer. Pour qui me prend-il ? La concierge ? D'ailleurs… ah oui, elle est en vacances. Ceci explique cela. Hop, ne pas se laisser abattre, j'aurais dû m'en douter. La nouvelle moi, mûre et équilibrée, s'en balance. D'ailleurs c'est plutôt positif comme démarche, ça prouve qu'il a confiance en moi, c'est déjà ça. Le sexe et la confiance. Bon. Continuons.

« Mon contact à Los Angeles n'a, je le crains, pas la même notion de l'art que moi. Ai déjeuné avec un adolescent peroxydé qui fait des totems avec des planches de surf et des canettes de soda. Il t'aurait fait rire, je crois. Je t'embrasse. À bientôt. Charles. »

Il m'embrasse. Il pense à moi pendant le travail. J'ai bien fait de ne pas m'arrêter à cette histoire de clefs. C'est drôle de l'imaginer mal à l'aise. Charles Delmonte rencontre des surfeurs en Californie, c'est vrai que l'image est amusante. J'essaie de me l'imaginer dans son costume Armani en plein soleil attablé devant un cocktail multicolore… Mince, téléphone. Guillaume.

« Alors ce plan boulot ? Ça s'est bien passé ?

— Quoi ? De quoi tu parles ?
— Ben, tout à l'heure tu m'as parlé d'une femme que tu devais rencontrer…
— Ah… euh. Non, c'était un faux plan. Mais j'ai quelque chose pour toi, en revanche. »

Il a l'air stressé. Ça n'a pas dû bien se passer avec « la femme ». Il poursuit :

« Euh… C'est un ami de ma mère. Il tient une agence immobilière. Un truc luxueux. Ils ont besoin de monde pour faire visiter des appartements et des villas.

— Chouette ! Mais toi, ça t'intéresse pas ? »

Silence. On a dû être coupés.

« Guillaume ?

— Pardon. Non, il faut être parfaitement bilingue. Bon, dis-moi tout de suite si tu prends, j'ai d'autres personnes en tête.
— Oui, oui, bien sûr !
— Je t'envoie l'adresse par texto. Tu y vas en donnant ton nom. Tu parles pas de ma mère, surtout. C'est un peu un plan secret. »

Il a raccroché sans un mot de plus. L'instant d'après, je reçois le texto. Dans le 16e arrondissement. Effectivement ça doit être huppé. Encore un endroit où je vais me sentir à l'aise, c'est sûr.

3. Votre famille va-t-elle vous rejoindre ?

Quand je lui ai donné mon nom, elle a esquissé un rictus cynique avant de « m'inviter à bien vouloir patienter ». Le genre de regard qui veut dire : « Je ne suis pas dupe, mais je reste pro ». J'attends maintenant dans une espèce de salon privé. Il y a un percolateur, mais je peux être sûre que cette pimbêche de standardiste ne me proposera pas de café. Je la regarde minauder au téléphone à travers la porte vitrée. J'ai envie de la griffer. Je décide de compulser les magazines savamment disposés sur la table en bois précieux devant moi. Déco, design, châteaux… tout un univers. Celui de Charles.

« M. Lechevalier vous attend. »

Elle m'a fait peur, la peste ! Elle a tourné les talons aussitôt sa déclaration faite, si bien que je suis obligée de trottiner pour la suivre, mes affaires rassemblées contre moi.

« Asseyez-vous. »

M. Lechevalier n'a rien de l'employeur guindé que je m'étais imaginé. Il est souriant, cordial. Il me regarde avec la bienveillance d'un père.

« Emma. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?

— Oui, bien sûr.
— Avez-vous déjà travaillé dans l'immobilier ?
— Non.
— Ne faites pas cette tête, cela n'est ni honteux ni gênant. Je suis d'avis de laisser sa chance à tout le monde et puisque vous m'avez été chaudement recommandée… La seule qualification que je demande c'est un anglais parfait, ça ne devrait pas trop vous poser problème.
— Non, dis-je en me détendant un peu.
— Très bien. Pour le reste, je vous demanderai d'être sympathique, ouverte et naturelle. Votre boulot va consister à faire visiter nos biens à nos potentiels clients. Valoriser le produit n'est pas ce qui compte le plus ici — vous le constaterez rapidement, les prestations parlent pour elles-mêmes — mais d'instaurer une relation de confiance. Écouter les commentaires, les doléances, entretenir la conversation… pour pouvoir proposer LE produit qui saura satisfaire les exigences capricieuses de notre riche clientèle.
— Je vois. Et pour ce qui est des contrats, des papiers ?
— Laissez la paperasse, on s'en occupe ici. Concentrez-vous sur le relationnel, je veux quelqu'un en qui les gens puissent avoir confiance.
— J'ai compris. Est-ce qu'il y a un *dresscode* ?
— La petite robe noire que vous avez là est très bien. Sinon, un jean, un chemisier et une veste de tailleur feront l'affaire. Élégant mais pas clinquant, vous voyez l'esprit ?
— Je crois.
— Vous pouvez commencer maintenant ? J'ai vraiment besoin de quelqu'un.
— Euh… oui, bien sûr !
— On s'occupera de votre contrat demain. Voilà une liste des papiers à nous fournir. Le dossier du bien que vous allez faire visiter cet après-midi et les clefs. Vous avez une voiture ?
— Non…
— Ce n'est pas grave, je vais vous accompagner. Par la suite, si tout va bien, vous pourrez prendre un taxi, vous me ferez une note de frais. Ne faites pas cette tête de moineau effarouché, Diane vous expliquera tout ça. Hop ! Allez, au travail, votre premier rendez-vous est dans une heure. Je vous rejoins dans le hall dans cinq minutes. »

Je repasse devant Diane qui m'ignore ostensiblement. M. Lechevalier me rejoint bientôt et j'ai plaisir à constater que lui non plus n'est pas dans les petits papiers de la standardiste.

« Ne faites pas attention à Diane. Elle a l'air désagréable comme ça, mais c'est une chic fille. Quelqu'un a dû lui dire un jour que c'était plus professionnel d'être désagréable… Vous verrez, avec le temps, elle se détend… Nous y voilà ! Je vous avais dit que ce n'était pas loin ! »

Nous sommes devant un portail doré immense. Je l'ouvre avec une clef tellement grande qu'elle me semble sortie d'un cartoon. La maison est gigantesque. En réalité, il s'agit d'un hôtel particulier, mais mon nouveau patron m'apprend qu'il faut dire « bien » ou « produit » ; je note. Après avoir gravi quelques marches, probablement en marbre, nous pénétrons dans une entrée monumentale au centre de laquelle trône une petite console de verre.

« Posez vos affaires ici. Je vous montre les lieux. »

Nous avons mis trente minutes à faire le tour. Malgré ses astuces et conseils, j'ai vraiment peur de me perdre. Quatre chambres (« suites ») qui font chacune cinq fois mon studio, des fenêtres dont on ne peut atteindre le haut qu'avec une échelle de pompiers, des parquets en bois précieux qui dessinent d'élégantes arabesques. Les trois salles de bains sont du même acabit.

« Retenez bien les types de marbre, on vous le demandera peut-être.

— Pardon ?
— Dans le bien que nous visitons, par exemple, chaque salle de bains est garnie d'un marbre différent. Ici c'est du vert de mer.
— C'est joli.
— N'est-ce pas ? C'est surtout hors de prix. La garantie de la qualité de ce marbre, c'est la régularité des rainures qui rappellent les vagues de la mer. Voyez, ici, c'est parfait. Ça va vous sembler dément, mais je me souviens d'une femme qui avait fait entièrement détruire sa salle de bains à cause d'une rainure qui ne lui revenait pas.
— La vache !
— Comme vous dites, Emma. Je vous fais confiance pour surveiller votre langage en présence des clients, bien sûr.
— Bien sûr. Excusez-moi.
— Donc, la salle de bains du premier est en marbre de Cordoue, et celle que nous allons maintenant visiter est plus Art déco, je vous laisse découvrir. »

J'ai l'impression de pénétrer dans une caverne au trésor. On dirait que tout est en or : les murs, le lavabo… Je tends la main pour toucher.

« C'est de l'or ?

— En partie, oui. Le précédent propriétaire voulait une ambiance décadente. Un luxe obscène, en quelque sorte. Sur les murs c'est une mosaïque noir et or — recouverte à la feuille d'or plus exactement — c'est la reproduction d'une œuvre trouvée dans un lupanar de Pompéi… Par terre, c'est un béton ciré qu'on a recouvert de tapis d'Orient pure laine.
— Ce n'est pas très hygiénique ! D'autant qu'il n'y pas de fenêtre…
— Je doute que cet endroit ait été conçu pour se laver… »

Une salle de bains destinée au sexe… Je rougis et décide aussitôt de ne plus intervenir pendant le reste de la visite. Je suis fascinée. Non par l'attrait réel de l'endroit, mais par les possibilités infinies qu'offre l'argent. Le reste de la maison est du même tonneau : salons, salles de réception… Nous nous retrouvons bientôt sous le lourd lustre en cristal de l'entrée, qui nous menace comme une grappe de raisin géante.

« Je vous laisse. Vos clients vont arriver, voilà leurs dossiers. N'oubliez pas, écoutez-les, c'est le

principal. Appelez-moi si vous avez un problème.

— C'est compris. Merci beaucoup. »

Il ne faut pas dix minutes pour qu'un taxi s'arrête devant la maison. Ce doit être mon premier client, Silvio Spontoni, un entrepreneur italien. Je l'attends sur le perron comme une châtelaine. Lui monte les marches quatre à quatre malgré la chaleur et me serre les deux mains avec effusion. Il est un peu engoncé dans son costume cintré, ce qui me le rend aussitôt sympathique. Je lui fais visiter la maison du mieux que je peux en essayant de me souvenir de ce qu'a dit Lechevalier.

« C'est du marbre de Cordoue…

— C'est magnifique, vraiment.
— Votre famille va-t-elle vous rejoindre à Paris ?
— Je n'ai pas de famille…
— Je suis désolée…
— Non, je veux dire, j'ai ma mère et mes frères et sœurs à Naples, mais je n'ai pas de femme ni d'enfant…
— Je vois.
— Vous pensez que c'est trop grand pour moi ?
— Je ne sais pas, c'est vous qui voyez…
— Vous avez raison. C'est ma secrétaire qui m'envoie ici. Elle pense que sous prétexte que je suis riche, je dois habiter dans un château. Vous me donnez quel âge, sincèrement ?
— C'est gênant, je ne sais pas… Trente-cinq ans ?
— J'ai 27 ans, mademoiselle Maugham.
— C'est le costume…
— Sans doute.
— Ce bien est un peu classique à votre goût, je me trompe ?
— Un peu, oui.
— Et le quartier ?
— C'est chic.
— Dois-je comprendre… mort ? » dis-je en tentant un sourire complice.

Il sourit, j'ai tapé dans le mille. Je l'invite à s'asseoir sur un des trois canapés du salon principal et nous causons de ses besoins. Je crois que j'ai le truc. Je raccompagne mon client à la porte monumentale en lui promettant une bonne surprise la prochaine fois. Je n'ai pas le temps de me réjouir de ce premier succès que la porte sonne. Sans doute Mme Duval, dont le dossier suit.
J'ouvre et tombe nez à nez avec… Guillaume.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Ça se passe bien ton premier jour ?
— Super, mais tu devrais filer, j'attends une Mme Duval.
— Elle est là, je voulais te la présenter moi-même. C'est ma tante. »

Il y a effectivement une femme sur un coin du perron, elle semble absorbée par la contemplation d'une plante. Elle est si mince et si silencieuse que je ne l'ai pas remarquée. Toujours sans le moindre mot, elle s'approche de nous et me tend une main blanche.

« Bonjour. »

Je l'ai à peine entendue. Ses yeux verts presque délavés semblent regarder au-delà de moi, comme si elle ne me voyait pas vraiment. Malgré sa présence presque fantomatique, elle est très belle. De courtes boucles brunes viennent caresser son visage de porcelaine, ce qui lui donne un caractère doux et enfantin. Je me rends compte que je la fixe, mais elle ne semble pas l'avoir remarqué.

« Bon ben, je vais vous laisser… »

Oh ! non, j'aurais tant aimé qu'il reste. Malgré l'attirance bizarre que j'ai pour sa tante, elle me fait quand même un peu peur, je dois l'avouer.

« Suivez-moi, madame Duval. »

Elle m'emboîte le pas sans un mot. J'ai l'impression de parler dans le vide tandis que nous arpentons les pièces immenses de la maison. Je décide de tenter la même approche qu'avec l'Italien.

« Votre famille va-t-elle vous rejoindre ?

— Non. »

Elle a dit ça dans une expiration lasse, comme si ce mot allait lui coûter la vie. Je ne sais pas trop quoi penser. Nous continuons la visite en silence. Peut-être cette technique va-t-elle la faire sortir de son mutisme ? Apparemment, non. Arrivées à la salle de bains dorée, je la surprends en train d'esquisser un sourire.

« Vous aimez ?

— Non. »

Prends ça dans les dents. Ça m'apprendra. Je ne sais plus quoi faire. Elle fixe intensément la fresque en mosaïque.

« Mais c'est le genre de choses qui aurait plu à mon mari. »

« Qui aurait plu ? Qu'est-ce que ça veut dire au juste ? Que son mari n'est plus son mari ? Qu'il est mort ?

Elle ne semble pas disposée à m'en dire plus. Je tente une autre approche.

« Vous êtes de Paris ?

— Oui, mais je suis restée absente très longtemps.
— À l'étranger ?
— Voilà. »

C'est le plus gros échange que nous aurons aujourd'hui. Nous sommes revenues au point de départ et je ne sais toujours pas ce qu'elle pense de cette maison. Je vais y aller à l'économie de mots, comme elle.

« Alors ?

— Pas assez de vert.
— Vous voudriez habiter à côté d'un parc ?
— Oui. »

C'est son dernier mot. Cet effort fait, elle me tend une main que je suis presque surprise de trouver chaude, puis tourne les talons avant de s'évanouir dans la rue comme un fantôme. Je m'effondre sur une banquette. Il faudra que je parle à Guillaume de sa tante. Mais on sonne.
Je ne peux m'empêcher de sourire en ouvrant la porte. Mme Dumont, c'est son nom, me ressemble — enfin, en plus riche. Elle a la même corpulence que moi, la même taille, la même couleur de cheveux. Mais elle a clairement 3 000 euros de plus que moi sur le dos et sans doute dix fois plus en bijoux. Nous pourrions être amies, je le sens. Je lui tends la main en souriant.

« Madame Dumont, Emma Maugham, enchantée.

— Je vous en prie, appelez-moi Aline, on a le même âge.
— Très bien Aline. Vous êtes prête à commencer la visite ?
— C'est parti ! »

Je n'ai pas besoin de pousser ma nouvelle cliente pour qu'elle me raconte sa vie.

« Votre famille va-t-elle vous rejoindre ?

— Ah ça non ! Je suis en pleine séparation !
— Je suis désolée.
— Ah, mais ne le soyez pas ! C'est pour mon plus grand bien. Mon mari est très riche. C'est lui qui va payer tout ça… C'est le prix de sa culpabilité en quelque sorte.
— Ah. Mais ça ne va pas être un peu grand pour vous toute seule ?
— Je veux qu'il paie cher, très cher. Et puis je suis jeune, j'ai bien l'intention d'organiser quelques fêtes mémorables. Je veux rattraper le temps perdu. »

Nous continuons la visite. Aline, quand elle ne parle pas de son mari, est très amusante. Elle m'apprend qu'elle travaille, beaucoup apparemment, dans une agence de pub. Elle a deux cents idées à la minute, je n'arrive pas à la suivre. Et puis on arrive dans la salle de bains dorée.

« Voilà qui aurait plu à mon mari. »

Je souris en pensant que c'est le seul point commun de ces deux femmes si différentes… Je pense que ça plairait aussi à Charles…

« Un collectionneur ?

— De filles, oui !
— Pardon…
— Non, c'est moi… Quand je suis à l'aise, j'ai tendance à me lâcher. Parlons d'autre chose. »

La visite se finit joyeusement. Aline « aime bien ». Elle se voit tout à fait dans un hôtel particulier.

« Celui-là, dit-elle, a la solennité qui lui manque. L'ennui c'est que c'est un peu loin de tout. »

Je lui promets de lui faire visiter d'autres biens. Au moment de nous séparer, nous nous faisons la bise, presque naturellement.

Je rentre à l'agence, satisfaite de mon travail. Prête à débriefer. Diane me fait entrer dans le bureau de M. Lechevalier. Il est au téléphone, il a l'air paniqué. Il raccroche et me désigne un ordinateur dans un coin de la pièce.

« Dans cet ordinateur, il y a tous nos biens classés dans une base de données très performante. Diane vous montrera comment ça fonctionne. Si vous avez réussi à cerner vos clients aujourd'hui, vous devez avoir une idée plus précise de ce qu'ils recherchent. Je vais devoir m'absenter. Je vous laisse la boutique. À vous et à Diane.

— Mais je…
— Ma femme accouche. Je vous appellerai. »

Il est parti sans un mot de plus. Je suis seule dans son bureau. Tout est allé beaucoup trop vite : ce matin je me faisais virer de la bibliothèque et ce soir j'ai les clefs d'une agence immobilière.

4. Working girl

J'ai passé la soirée avec Diane au bureau. Lechevalier avait raison, c'est une chic fille finalement. Quand elle s'est rendue compte qu'on devait gérer l'agence toutes les deux, elle s'est tout de suite radoucie. Elle a commandé des sushis et du Coca et nous nous sommes mises au travail. En fait, l'agence du 16e est une nouvelle succursale d'une plus grosse située à Neuilly, dans la banlieue riche de Paris. Lechevalier a confié les rênes à son neveu et ouvert cette plus petite agence pour se rapprocher de sa jeune épouse qui travaille dans le coin.

« Peu de biens, peu de clients… ça lui permet de déjeuner avec elle tous les midis, et maintenant de pouponner !

— Il a quel âge ?
— Lui ? Oh ! la cinquantaine bien tassée. Mais c'est un vrai romantique. Je ne l'ai jamais vu avec une femme, jusqu'à ce qu'il croise Marie-Cécile. Et quand je dis « croise », je parle au sens propre. Il l'a vue traverser la rue et il n'a plus jamais été le même.
— C'est mignon ! Et elle ?
— Elle enseigne le catéchisme dans une école privée, pas loin. Une vraie dévote ! Elle doit avoir dans les 25 ans. Il lui a fait la cour dans les règles de l'art et elle a finalement accepté de l'épouser. Il est fou d'elle et donc, il doit être papa à l'heure qu'il est.
— Belle histoire… »

Nous nous taisons, le temps de rêver à cet amour dont nous ne voudrions néanmoins pour rien au monde…
Diane est mariée, mais malheureuse, de toute évidence. Un commercial. Il vend des assurances-vie. Elle ne parle pas beaucoup de lui.

« Et toi ?

— Personne… enfin, je ne sais pas trop. »

Un texto arrive qui vient brouiller mes déclarations.

« C'était un plaisir. »

C'est Charles. Il répond à mon SMS de ce matin. Je le remerciais pour des fleurs qu'il ne m'a pas envoyées. Du coup, de quoi pense-t-il que je le remerciais ? Du sexe ? Je me suis encore ridiculisée… Je lui réponds aussitôt.

« Vous rentrez bientôt ? »

« Je vous manque ? »
« Pas du tout. La curiosité me ronge. »
« C'est un bien vilain défaut. »

Ce n'est qu'un échange de SMS mais il m'a mis le feu aux joues. Et au ventre. Quand reviendra-t-il ?

Heureusement j'ai du boulot, ça va m'occuper l'esprit. Par bonheur, la base de données de l'agence est extrêmement bien faite. Je trouve de nouveaux biens pour mes clients très rapidement. Quelques coups de téléphone pour fixer les rendez-vous du lendemain et je peux rentrer chez moi.

Il fait doux, c'est le début de l'été, je décide d'y aller à pied. Les rues ne sont pas beaucoup plus fréquentées à cette saison, c'est même pire. En août, quand le soleil tape et que le vent a disparu, ces grandes avenues austères doivent avoir quelque chose de post-apocalyptique. Sur le chemin, j'ai dû croiser trois femmes âgées à la recherche d'un pâtissier ouvert et un groupe de touristes que je crois avoir reconnu. Ils n'ont sans doute pas compris comment fonctionne le métro.
Je n'aurais pas dû me moquer des petites vieilles. Mes placards sont vides, je n'ai rien à manger. Je suis résolue à me joindre à leur quête désespérée quand le téléphone sonne. Charles. Déjà.

« Tu vas bien ?

— J'ai vécu une journée incroyable !
— Tu as rencontré un sculpteur sur mollets ?
— Hein ?
— Ah non, c'est moi, pardon.
— C'est pas vrai ?
— Si, mais c'était surtout pour entendre ton rire. Je n'ai pas souhaité en savoir d'avantage sur cet artiste. Et donc, cette journée incroyable ? »

Je lui raconte par le menu mon renvoi, mes errements à la cafétéria et ce plan inespéré. Il écoute attentivement. C'est étrange, il est à des milliers de kilomètres et pourtant, j'ai l'impression que nous n'avons jamais été si proches.

« On dirait que tu t'en sors bien. Tu es sûre que tu veux faire de la recherche finalement ?

— Bien sûr ! »

J'ai dit « Bien sûr ! » par réflexe. En vérité, ça fait longtemps que je ne me suis pas repenchée sur mon mémoire. D'un côté, c'est vrai que j'aime cette image de moi, universitaire perdue dans un travail abscons et d'un intérêt très limité. D'un autre, ça fait longtemps que je n'ai pas été satisfaite d'une journée de travail comme aujourd'hui. Je crois que j'aime le contact. Charles me cerne bien. Mais il se fait tard, je dois sortir maintenant si je veux être sûre de trouver un commerce ouvert. Au téléphone, Charles a dû entendre le bruit des clefs.

« Tu sors ?

— Oui, mes placards sont vides.
— Je vois. Mais tu as toujours les clefs de chez moi, non ?
— Oui.
— Je dois avoir deux ou trois choses à se mettre sous la dent, ne t'embête pas. Dans la cuisine, au-dessus du percolateur, il y a mon placard de survie. Tu y trouveras de quoi tenir le coup. Et j'ai toujours de quoi se rafraîchir au réfrigérateur.
— Merci !
— Je dois y aller. À bientôt, Emma.
— Bientôt ?
— Oui.
— À bientôt. »

Je ne me le fais pas dire deux fois, et c'est excitée comme une collégienne que je m'introduis chez mon voisin. J'ai envie de tout toucher, de m'asseoir sur tous les sièges. Le placard de survie contient des crackers, une boîte de caviar et une autre de sardines millésimées. Je n'ai jamais mangé de caviar. J'attendrai son retour, quelque chose me dit que ce n'est pas le genre de chose qu'on avale à la va-vite quand on a faim. Je décide d'ouvrir les sardines que je mange avec mes crackers en faisant le tour du propriétaire. J'ai trouvé une petite bouteille de champagne au frais. Je n'ai pas hésité longtemps avant de l'ouvrir, la tentation était trop grande. Après tout, j'ai décroché un nouveau boulot, non ? Je m'installe dans un charmant fauteuil crapaud dans la bibliothèque. Je suis si bien, je pourrais m'endormir. D'ailleurs, rien ne m'empêche de dormir ici. S'il m'a conseillé de piocher dans ses

provisions, je pense qu'il ne verra pas d'inconvénient à ce que je dorme dans son lit…
Il est encore défait, c'est comme s'il m'appelait. Je me couche nue dans ses draps si doux. Il ne manque qu'une chose à mon bonheur.

J'ai si bien dormi que j'en ai oublié l'heure. Cette fois-ci, je ne me pose aucune question et j'investis la salle de bains de Charles sans aucun complexe. Je resterais des heures sous le pommeau géant de cette douche à l'italienne… mais j'ai du travail.
J'arrive au bureau le sourire aux lèvres, Diane m'accueille en me désignant le salon d'attente des yeux.

« Quelqu'un pour toi.

— Pour moi ?
— Emma Maugham, c'est bien toi ?
— Euh… oui. C'est qui ?
— Un mec mignon, il n'a pas voulu me donner son nom… »

Un mec mignon. Charles est-il toujours à Los Angeles ? À moins que… Non, c'est Guillaume ! Avec des croissants.

« Je te dérange ?

— Non, enfin oui. Je sais pas si ça se fait trop d'avoir des amis au bureau…
— Ça n'a pas l'air de déranger ta copine. »

Ma « copine » nous fait un signe complice derrière la porte vitrée et m'invite à investir le bureau de Lechevalier. Carrément ? Bon, OK, d'autant que j'ai à parler à Guillaume.

« Alors, ça te plaît ?

— Ben oui. Même beaucoup, étonnamment.
— Mmm. Je me demande bien ce que tu pourrais faire pour me remercier…
— T'inviter à dîner ?
— On peut commencer par ça, d'accord. Ce soir ?
— Ce soir. C'est d'accord. Et donc ta tante…
— Quoi ? »

Il vient de changer de ton, tout à coup il semble sur la défensive.

« Non, rien, elle est drôlement belle.

— Ah oui, peut-être, sûrement. »

Il a fait un geste de la main comme pour balayer la discussion. Je ne sais pas quels sont ses rapports avec sa famille, mais le sujet a l'air délicat.

« Ta tante, tu connais un peu ses goûts ?

— Non. On arrête de parler de ma tante, cinq minutes ? »

Il passe sa main dans mes cheveux, mais je me lève aussitôt. J'ai rendez-vous. Avec sa tante. Je suis obligée de le congédier.

« À ce soir ?

— À ce soir.
— Passe me prendre vers 20 heures. »

Il ne m'a pas laissée répondre. Je dois passer le prendre ? Je suis ébranlée, je suis supposée travailler sur le féminisme et je suis choquée par une telle démarche. Bravo Emma.

5. Une odeur de soufre

Je suis seule et puis l'instant d'après, elle a surgi comme une apparition. Elle me regarde intensément de ses yeux clairs avant d'articuler un « Bonjour » que je pourrais aussi bien avoir rêvé.

« Suivez-moi, je crois que ce produit va vous plaire.

— Oui. »

Nous pénétrons dans l'immeuble. « De standing » dit mon dossier, et c'est vrai que ça brille. L'ensemble doit dater des années 1970, mais il a l'air d'avoir reçu la visite de plusieurs architectes depuis. Nous pénétrons dans l'ascenseur immense. Direction le toit. J'ai plus hâte qu'elle de visiter cet endroit, je crois. C'est un penthouse, une maison perchée sur un immeuble. Septième étage, nous sommes arrivées. Sauf que la porte de l'ascenseur ne s'ouvre pas. J'appuie de nouveau, gênée, sur le bouton. Rien ne se passe. Je souris bêtement à ma cliente en lui assurant que « C'est bien la première fois ». Elle me regarde, étonnée. Puis elle me dit d'un ton autoritaire et un peu méprisant :

« Il faut ouvrir avec la clef.

— Hein ?
— La clef de l'appartement, là, il y a une serrure. »

Il y a une serrure dans l'ascenseur. Je crois que je n'avais jamais vu cela que dans les films. J'ouvre docilement. Mme Duval, après cette intervention, est redevenue discrète, presque transparente. Peut-être est-elle stressée par les ascenseurs… Je découvre avec elle l'appartement, ses trois salons avec vue sur la tour Eiffel, sa salle de bains ultra-moderne et ses trois chambres. Les « prestations » sont évidemment ultra-luxueuses mais l'attrait principal est ailleurs. Un mur entier du salon principal s'ouvre sur une terrasse monumentale de 310 m^2 aménagée par un paysagiste. Un éden de verdure en face de la tour Eiffel. J'en reste sans voix. Ma cliente voulait du vert, elle est servie.

« C'est magnifique, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous en dites ?

— Non.
— Je ne comprends pas, vous vouliez du vert, non ?
— Oui. Mais c'est trop moderne. Mon mari ne va pas aimer », dit-elle en rentrant dans le salon.

Elle s'assoit sur le canapé. On dirait qu'elle boude.
« Mon mari ». Donc il n'est pas mort. J'avais sans doute mal compris.

« Vous êtes mariée ?

— Non. Enfin, techniquement oui. C'est compliqué. »

Elle est comme fiévreuse tout à coup, elle a saisi mon avant-bras et le maintient serré dans sa petite main nerveuse.

« Nous n'étions plus ensemble. Et puis nous nous sommes revus. Je ne sais pas ce qui va se passer. Je ne sais pas de quoi j'ai envie. »

Ça dépasse mes compétences, mais j'ai envie de l'aider malgré tout. Je lui promets une autre visite dans l'après-midi. Et puis j'essaie de lui parler de Guillaume pour la détendre un peu.

« Votre neveu peut vous aider aussi, vous avez de la chance de l'avoir. Je suis sûre qu'il est de très bon conseil.

— Guillaume, oui, il est très serviable et sexy. Il y a quelque chose entre vous, je me trompe ? »

Elle a dit ça avec l'avidité curieuse d'une adolescente, je ne peux m'empêcher de sourire.

« Nous sommes amis, c'est tout.

— C'est dommage, vous feriez un très beau couple. »

Et puis elle se tait. Nous nous donnons rendez-vous pour l'après-midi même. Je profite de la courte pause qui m'est offerte pour flâner dans le jardin extraordinaire. J'ai peur de commencer à prendre goût au luxe.

Mon prochain rendez-vous est au cœur du 17e, un arrondissement certes riche, mais qui me semble un poil plus animé que le 16e. L'idéal pour Aline, je pense. Je l'attends devant l'immeuble. Elle arrive, pimpante, au bras d'un jeune homme qui semble être son frère. Après l'avoir vu fourrer sa langue dans sa bouche en guise d'au revoir, j'élimine tout de suite cette possibilité. Tandis que nous visitons les pièces de cet appartement somme toute très classique, je décide de la questionner.

« Le jeune homme que j'ai croisé, c'est ?

— Luc, je crois. Il est mignon, hein ?
— Oui. Très. Vous êtes ensemble depuis longtemps ?
— Emma ! C'est un gigolo !
— Non ! Vous ne…
— Officiellement, non. Dans les faits, je l'ai rencontré en boîte hier soir, nous avons couché ensemble et quand il a découvert que j'avais quelque argent de côté, il a commencé à se faire pousser des sentiments. Vous ne vous imaginez pas ce que les jeunes sont capables de faire pour de l'argent.
— Les jeunes ! Rappelez-moi votre âge ?
— Vingt-cinq ans, mais j'ai l'impression d'en avoir cent. Avec ce petit, je retrouve mes 20 ans. »

Entre deux éclats de rire, je réussis quand même à lui faire visiter l'appartement. Le parquet et le marbre la laissent indifférente mais le Jacuzzi dans la chambre semble retenir son attention.

« Je le prends.

— L'appartement ? Vous ne voulez pas en voir d'autres ?
— Non, il est très bien. Très grand, bien placé. Et puis j'aime ce gadget. J'apprendrais bien à nager au petit.
— Luc ?
— Oui, quel que soit son nom. »

Ma première transaction ! Je ne suis pas peu fière. J'envoie aussitôt une photo du précontrat à Charles. Bip Bip ! Déjà une réponse !

« La prochaine fois que vous m'envoyez une photo au milieu de la nuit, tâchez de vous y trouver nue. CD. »

Mince, j'avais oublié le décalage horaire…
Dans le taxi qui m'emmène à mon prochain rendez-vous, je repense aux propos d'Aline. « Vous ne vous imaginez pas ce que les jeunes sont capables de faire pour de l'argent. » Est-ce qu'elle parlait d'elle avec son mari ? Moi-même est-ce que j'ai commencé à coucher avec Charles parce qu'il était riche ? Je ne crois pas. Je ne veux pas. Et Guillaume ? Jusqu'où serait-il capable d'aller pour payer son loyer ?

J'adore le Marais. Ses vieilles pierres, l'esprit de liberté qui y règne. Je pense que c'est le quartier idéal pour mon entrepreneur italien. J'ai déniché un appartement merveilleux. Un « petit » cocon de 200 m^2 sous les toits avec une terrasse en zinc. Poutres apparentes, cheminées, tommettes. Manon se damnerait pour y passer une nuit. Silvio a l'air lui aussi d'apprécier.

« Mademoiselle Maugham, vous savez toucher au cœur. J'adore ce quartier, j'adore cet appartement.

— Je le savais !
— Malheureusement pour moi, je ne suis plus étudiant !
— Comment ça ?
— Il est parfait pour un étudiant cet appartement ! Idéal pour se faire des pâtes au milieu de la nuit, ramener ses conquêtes d'un soir… Mais pas pour recevoir des investisseurs encravatés.
— Je vois. »

Je ravale ma fierté. 200 m^2, je ne sais pas quel genre d'étudiants il fréquente… On ne peut pas gagner à tous les coups. Je vais continuer mes recherches.

Je passe le reste de la journée avec la tante de Guillaume à visiter des hôtels particuliers du 16^e. Je suis blasée à présent, j'ai l'impression qu'ils se ressemblent tous avec leurs lustres en cristal, leurs moulures et leurs marbres. Et puis, ces grands espaces vides me désolent, c'est comme un écho à ma solitude et à celle de ma cliente. Je la sens lasse, rien ne lui plaît, rien ne l'emballe. Elle est ailleurs.

« Vous savez, je crois que j'éprouve encore des sentiments pour lui. »

Ah, on parle maintenant ? Très bien.

« Votre mari ?

— Oui.
— Il est comment ?
— Très homme. Un peu rustre à mon goût, mais ce quelque chose d'animal en lui me le rend aussi très attachant. C'est difficile à dire.
— Et lui ? Vous savez quels sentiments il a à votre égard ?
— Maintenant, non. Au début de notre mariage, il était comme fou. Il me faisait l'amour partout, tout le temps. Sous un porche, dans un taxi, dans une église même. »

Je suis bouche bée. Comment en est-on arrivées là ? Pourquoi me parle-t-elle soudainement de sexe ? Je suis gênée. Et fascinée aussi. J'imagine cette fragile poupée de porcelaine malmenée entre les mains puissantes d'un homme animal. Charles, rentre vite, je deviens folle ! Je tente de changer de sujet.

« Voilà, voilà. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Non. Toujours pas.
— Mais nous approchons de ce que vous aimez, non ?
— Oui, oui, c'est très bien. J'attends une sorte de révélation.
— Peut-être avez-vous besoin de savoir ce que vous allez faire avec votre mari pour pouvoir vous projeter ?
— Qui sait ? Vous voyez Guillaume ce soir ?
— Ah oui, effectivement.
— Je suis sûre que vous allez bien vous amuser. »

Je suis sûre, moi, qu'elle a dit ça avec un sous-entendu sexuel. C'est vraiment étrange. Cette femme à la fois si discrète et si indécente. J'ai peine à croire qu'elle soit vraiment de la même famille que Guillaume. Je repense aux propos d'Aline, mais je n'ose affronter l'idée qui sourd en moi.

6. Fausses confidences

Quand je suis arrivée chez Guillaume à 20 heures, il m'a fait asseoir sur son clic-clac, m'a collé une bière bon marché dans la main et m'a sommée de patienter pendant qu'il prenait une douche. Je suis donc assise sur son lit-bureau-fauteuil-salle de réception. Une palette récupérée chez le caviste du coin tient lieu de table et sans doute de bureau. Si je tends le bras, je touche la porte du petit cabinet de toilette dans lequel je l'entends chantonner. J'étouffe ici. Je ferais bien quelques pas, mais il n'y a pas la place. Je décide de m'intéresser à ce qui recouvre la table. Factures, livres empruntés à la bibliothèque, rien de bien fascinant. J'ouvre le bouquin auquel il a déjà consacré deux ans de sa vie — il faudra que je le lise, un jour — et laisse tomber une enveloppe entrouverte. Elle est pleine de billets de banque. Je ne me souviens pas que la bibliothèque payait en liquide… C'est louche. Mais je dois me faire des idées. C'est sûr.
La porte s'ouvre brusquement et Guillaume apparaît une serviette sur les reins. Il est bien foutu, sa tante a raison. La situation est très gênante, j'avale une gorgée de bière. L'air est saturé de buée. Guillaume est obligé de m'enjamber pour aller chercher ses habits. La situation l'amuse beaucoup, j'ai l'impression. Je ne me formalise pas. Mais j'ai chaud. Et puis, je l'imagine nu. En train de coucher avec une femme plus âgée que lui. J'avale ma salive. Il faut qu'on sorte d'ici.

« On y va ?

— Tu ne te sens pas bien dans mon appartement de standing ?
— Si, super. Mais dépêche-toi, j'ai faim ! »

Je l'emmène dans une cantine chinoise, pas trop loin de chez lui. Comme c'est moi qui invite, il a décidé de tester tout ce qui lui fait envie et notre table est bientôt recouverte de mets divers et de bières. On rit beaucoup. Il est charmant. Vraiment. Quand l'heure est à la confidence, je tente une question qui me préoccupe.

« Tu serais prêt à tout pour de l'argent ?

— Non, bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? »

Il a sursauté. Il a parlé comme s'il se défendait, trop fort et trop vite.

« Non, c'est juste une question que je me pose en général. Sur la fascination de l'argent. Son pouvoir et ce qu'il fait faire aux gens. Consciemment et inconsciemment d'ailleurs.

— Il n'y a pas que la fascination, il y a le besoin.
— Tu serais prêt à coucher ?
— Oui, sans doute. Mais je ne l'ai encore jamais fait. »

Je suis choquée, ça doit se voir. Il poursuit, sombre :

« Tu sais, coucher avec quelqu'un, ce n'est pas grand-chose. On peut être amené à faire bien pire quand on est acculé. »

Cette discussion à cœur ouvert nous laisse tous les deux rêveurs. Je le raccompagne sans dire un mot. Il a l'air si triste et si perdu devant sa porte d'immeuble que je pose mes lèvres sur les siennes doucement. C'est bon, je ferme les yeux en me demandant où tout cela va nous mener. Mais nous sommes interrompus par un coup de téléphone. Le portable de Guillaume. Une voix de femme. Il dit quelques mots, comme « oui », « d'accord », « très bien ». Je décide d'en profiter pour partir, je ne suis pas prête à passer la nuit avec lui. Pas encore ?

En arrivant devant mon immeuble, je croise le même groupe de touristes, en faction devant la porte. Ça commence à devenir louche.

« Vous cherchez quelque chose messieurs ?

— M. Charles Delmonte.
— Il est en voyage.
— Quand revient-il ?
— Aucune idée.
— Où habite-t-il ?
— Au dernier étage. »

J'ai dit ça sans réfléchir, je le regrette aussitôt. Ces touristes sont bizarres décidément. Je ne sais si c'est leur corpulence de tueur ou leur accent russe, mais j'en conçois une angoisse immédiate. Après avoir attendu qu'ils traversent la route, je m'engouffre dans l'immeuble et cours me réfugier dans ma petite chambre. Je me fais sans doute trop d'idées. Sur tout. Sur Guillaume, sur sa tante et même sur ces innocents touristes. Mon goût du romanesque, dirait Manon. Je décide de l'appeler pour la mettre au courant des derniers événements et profiter de son sens aigu des réalités.

« Ta Mme Duval est folle à interner. Tu devrais coucher avec Guillaume qui, soit dit en passant, n'est pas un gigolo. Quant à tes touristes, je te l'accorde, ils font sans doute partie de la mafia.

— Merci de ton analyse, j'avais bien besoin de ça.
— Et le beau Charles Delmonte ?
— Nous correspondons.
— Très bien. Tu sais quand il rentre ?
— Aucune idée.
— On se voit demain ?
— Avec plaisir, je ne travaille pas !
— Encore heureux, c'est dimanche ! Pique-nique au parc Monceau ? Vers midi ?
— Super ! »

Je passe un délicieux dimanche de repos entourée de mes amis. Je rentre joyeuse et légère et un message de Charles vient me conforter dans cette humeur.

« Je rentre sous peu. J'aimerais beaucoup profiter de votre expertise en matière d'immobilier. Je t'appelle. CD »

Je fonds. J'adore ce mélange de détachement et de tendresse, de « vous » et de « tu ». Je décide de passer une dernière nuit *incognito* dans son lit en me jurant de me lever à l'aube pour effacer toute trace de mon passage. Ma nuit est agitée, sa présence me hante, son odeur encore forte suffit à me bouleverser et à mettre le feu à mon corps. Je m'éveille au petit matin encore brûlante d'un désir inassouvi. Je ne vais cesser de penser à lui, j'en ai peur. Un coup de sonnette vient m'interrompre dans ma rêverie. Qui est-ce ? Charles déjà ? Ce serait trop beau. Quelqu'un d'autre sait-il que je suis là ? Ce ne peut être qu'Élisabeth malheureusement. Je vais ouvrir, excitée malgré tout. C'est un jeune homme, assez comparable au Luc d'Aline.

« Bonjour. M. Delmonte m'a dit de passer prendre une statue pour lui.

— Hein ? Mais quand ? Et vous êtes qui d'abord ?
— Eliott, le nouveau stagiaire, salut. Et vous devez être sa copine. Il n'arrête pas de parler de vous.
— C'est vrai ?
— Et je dois dire, il n'avait pas tort… »

Je souris. Je ne crois pas un mot de ce qu'il vient de dire, Charles n'a rien d'une midinette. Mais je

peux lire le désir du jeune homme dans ses yeux. Qu'est-ce que c'est encore que cette blague ?

« C'est gentil, mais je ne suis pas du tout au courant de cette démarche. Ça ne peut pas attendre ce soir qu'il soit rentré ?

— Justement non. La statue doit rejoindre un chargement qui part dans une heure. Une biennale à Rome, M. Delmonte a dû vous en parler.
— Bien sûr. Mais c'est très ennuyeux, vous voyez, je n'ai jamais entendu parler de vous…
— Laissez tomber, je comprends complètement, je ferais sans doute pareil si j'étais à votre place. On va attendre son retour puisqu'on ne peut pas le joindre pendant qu'il est dans l'avion. Et puis tant pis, on affrétera un nouveau camion. Si on en trouve un. Désolé de vous avoir dérangée, madame.
— Non, ben écoutez Eliott, prenez-la.
— Vous êtes sûre ?
— Oui, oui. Allez-y.
— Vous me sauvez la vie ! »

Je regrette instantanément ce que je viens de dire, mais c'est fait. Eliott prend la statue des sœurs Sarnavska qui trône dans l'entrée et disparaît avec dans l'ascenseur. Pas le temps de réfléchir plus aux conséquences, j'ai rendez-vous avec Mme Duval. Dehors, il pleut. Je rejoins rapidement notre lieu de rendez-vous. Elle est en retard. Téléphone. C'est elle.

« Emma, je vais avoir quelques minutes de retard, vous pouvez vous abriter quelque part ?

— Attendez une seconde. Oui. Il y a un fast-food sur la place. Vous m'y rejoignez ?
— Oui, très bien. À tout à l'heure. »

Je commande un café et un muffin et me dirige vers la place que j'ai repérée quand une main me saisit le bras. J'hallucine, François Du Tertre.

« Qu'est-ce que vous faites là ?

— La même chose que vous, belle enfant, je me cache des éléments. Vous savez qui a dit « La vie oscille comme un pendule de droite à gauche de la souffrance à l'ennui » ?
— Ronald McDonald ? »

Il rit de toutes ses dents et je me surprends à le trouver sympathique.

« Vous avez pris de l’assurance, Emma. Vous n'êtes plus l'étudiante un peu gourde que vous étiez il y a quelques mois. Vous n'en êtes que plus désirable. »

Cette scène est délicieusement absurde, j'aimerais la faire durer plus longtemps mais je distingue Mme Duval à l'entrée. La pauvre, elle n'a jamais dû mettre un pied dans ce genre d'endroit.

« Je vais devoir écourter cette rencontre, on m'attend », dis-je en désignant ma cliente.

Du Tertre a pâli.

« Emma, je ne sais pas ce que vous essayez de vous prouver, mais vous jouez un jeu dangereux.

— Comment ça ?
— Ne jouez pas avec Alice. Vous n'en sortiriez pas gagnante.
— Alice ? Vous faites fausse route, elle s'appelle Mme Duval, c'est ma cliente, je travaille dans l'immobilier maintenant.
— Alice Duval, oui. La femme de Charles Delmonte. Elle n'a jamais voulu porter son nom. »

Je reste sans voix tandis que je défais un à un ses doigts toujours serrés autour de mon bras.

« Si ce que vous dites est vrai, il me semble que vous êtes mal placé…

— Faites attention, Emma. Les méchants ne sont pas forcément ceux que tout accuse. »

Je rejoins ma cliente et nous sortons sous la pluie. Elle n'a pas de parapluie non plus. Nous marchons toutes les deux sans un mot, trempées. L'appartement la laisse indifférente, j'en ai l'habitude. Ça me laisse le temps de mettre mes idées en ordre. C'est la femme de Charles, la femme mystérieuse dans le coma. Mais que vient faire Guillaume dans cette histoire ? Est-ce vraiment sa tante ? Moi qui croyais qu'elle le payait pour coucher avec… Et puis, sait-elle qui je suis ?
Je la regarde évoluer dans la semi-obscurité de ces pièces vides et je repense à ses mots crus. L'homme animal, c'est Charles. Je pense à ses caresses sur sa peau blanche, sur ma peau aussi… Leurs ébats dans des lieux incongrus, son désir qu'elle dit insatiable. J'ai chaud. Malgré la tempête qui se déchaîne maintenant, j'ouvre la fenêtre. De l'air !

7. Avis de tempête

« Vous savez Emma. Je crois que vous avez raison. »

Alice est à côté de moi, à la fenêtre. Le vent balaie nos cheveux et la pluie nous gifle violemment les joues. J'ai l'impression qu'elle pleure. Elle a l'air sincèrement triste. Je suis mal à l'aise.

« Oui ? À quel sujet ?

— Je dois déterminer ce que je veux faire avec mon mari avant de choisir un appartement.
— Je vois. Oui, bien sûr, c'est plus sage. »

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je lui dis qui je suis ? Que je couche avec son mari, mais que je ne savais pas que c'était sa femme ? Est-ce qu'il y a une clause de mon contrat qui m'interdit de coucher avec les ex des clientes ? Ou je la dissuade ? La convaincs de commencer une nouvelle vie sans Charles ?

« Pardonnez-moi un instant, je dois consulter ma messagerie. »

Je n'ai pas entendu mon téléphone sonner sous la pluie. Pourvu que ce ne soit pas Charles… C'est lui ! Je m'éloigne rapidement.

« Emma. Une certaine Diane a eu l'extrême obligeance de me donner l'adresse où vous officiez. Je vous rejoins. J'attends bien sûr une visite dans les règles de l'art. À tout de suite. »

Il est à Paris. Enfin ! Réagir. Vite. Charles arrive. Il ne doit surtout pas tomber sur sa femme. Vite.

« Madame Duval, vous devons filer. J'ai… un problème familial. C'est très urgent.

— Rien de trop grave, j'espère…
— Je ne sais pas encore, venez. Dépêchons-nous. »

Nous sommes rapidement sur le perron. La pluie tombe toujours dru et malgré l'heure — il n'est que 18 heures — il fait quasiment nuit. Nous nous séparons en silence, elle pour attraper le taxi qui vient de s'arrêter, moi pour plonger dans la bouche de métro. Vite, m'éloigner, mettre le plus de distance possible entre elle et moi. Arrivée chez moi, j'essaie de joindre Charles sur son portable. Mince, répondeur.

« Désolée. Je viens seulement d'avoir ton message. Je suis rentrée. Je t'attends. »

Je m'assois sur mon lit, soulagée. J'ai échappé au pire. Enfin, je crois. Est-il possible que Charles ait croisé sa femme ? Le taxi qui s'est arrêté a déposé quelqu'un, un homme… et si c'était lui ? Je reste prostrée en attendant le dénouement de l'histoire. Ça n'est plus de mon ressort à présent. On frappe à la porte, je sursaute. J'ouvre d'une main tremblante, c'est lui. D'un regard il me fait comprendre ce que je veux savoir. Il ne sait rien. Il a envie de moi. Simplement. Il me tend la main avec un sourire complice.

« Mademoiselle Maugham, ça vous amuse de me faire courir dans tout Paris ?

— Vous devez être monsieur Delmonte. Enchantée. Je suis désolée pour ce fâcheux malentendu. Je vous en prie, entrez. »

Il ne m'a pas lâché la main. Sa chaleur irradie dans tout mon corps. Ses yeux me font la promesse

d'une nuit sans sommeil. Je lâche prise, bien décidée à oublier les tourments d'Alice Duval pour la nuit.

Je ferme les yeux un instant, persuadée que ses lèvres chaudes vont se coller aux miennes, mais Charles relâche son étreinte. Il fait quelques pas nonchalants. Il admire des moulures imaginaires au plafond.

« C'est joli ici. Vous me faites visiter ?

— Je… oui, bien sûr. Ici vous avez le salon-salle de réception-chambre-bureau avec son Velux.
— Vraiment charmant. Comment ça s'ouvre ? »

Je me retourne pour ouvrir la petite lucarne. Je sens son corps derrière le mien, si proche. Je respire difficilement. Ses mains viennent se poser sur mes seins très doucement. Je frissonne.

« Mon Dieu, Emma, vous êtes trempée. Attendez, je vais vous aider. »

Lentement, il défait un à un les boutons de mon chemisier et le fait glisser à terre. Bientôt ma jupe le rejoint.

« Et cette porte-là, elle mène où ?

— C'est le cabinet de toilette-spa.
— Montrez-moi ça.
— C'est petit, je doute que nous y tenions tous les deux.
— Essayons, voulez-vous ? »

Effectivement, c'est trop petit, je suis obligée de me mettre sous la douche pour que nous puissions nous y tenir tous les deux.

« Elle fonctionne cette douche ?

— Bien sûr, qu'est-ce que vous croyez ?
— Je veux voir. Je ne tiens pas à me faire avoir, vous comprenez.
— Bien sûr. On n'est jamais trop prudent. »

J'allume les robinets tandis qu'il défait ses chaussures tout en me fixant. L'eau chaude me dégouline sur le corps. Il entre à son tour dans la douche, en costume.

« Mettez-vous à l'aise, dis-je en lui ôtant sa veste. »

Nous sommes trempés tous les deux. Sa chemise blanche mouillée fait ressortir son torse puissant. Ses yeux me fascinent.

« Déshabille-toi. »

J'enlève mon soutien-gorge et ma culotte, mes yeux toujours noyés dans les siens.

« C'est très joli. J'aime beaucoup ce que je vois.

— Vraim… »

Je n'ai pas eu le temps de finir ma phrase. Sa bouche a fondu sur la mienne avec l'avidité d'un fauve assoiffé. Je ne peux m'empêcher de penser aux mots d'Alice. À cette énergie animale qu'elle semble mépriser et qui m'excite au plus haut point. Nos langues s'enlacent avec violence tandis que ses mains me pétrissent les fesses.

« Emma. J'ai tellement envie de vous.

— Prends-moi. »

D'un geste, il m'a retournée et a placé mes mains sur le mur ruisselant de la douche. Sa bouche s'est abattue sur mon cou et ses dents s'attaquent à présent à mon oreille. Toute à ses caresses, je ne l'ai pas entendu se déshabiller. Et soudain, il me pénètre. Son geste est sûr, maîtrisé, il n'a aucun doute sur la force de mon désir. J'arque les hanches pour le sentir encore plus profond en moi. Il s'arrête et je sens nos rythmes cardiaques battre à l'unisson. Ses doigts pincent mes tétons tandis qu'il commence son va-et-vient envoûtant. J'attends ce moment depuis si longtemps que je sens que je ne vais pas résister longtemps à l'orgasme. Je gémis en me cambrant le plus possible. Je sens son souffle chaud dans mon cou. Je vais perdre pied. Mais il se retire soudain.

« Vous savez, je crois que je dois visiter d'autres biens avant de me décider. Vous n'avez rien d'autre à me montrer ? »

Je mets quelques secondes à reprendre mes esprits. J'avais oublié notre petit jeu de rôle.

« Euh… non, désolée.

— Vraiment ? Et ce trousseau de clefs que je vois sur la table ?
— C'est un bien d'exception, je ne sais pas si vous pouvez vous le permettre.
— Montrez toujours. J'ai quelques économies. Et j'ai de sérieux garants.
— Soit. Suivez-moi. »

Nous sortons de la douche. Nus. J'hésite un instant puis je saisis les clefs et ouvre la porte d'entrée. Inutile de s'habiller, nous ne croiserons vraisemblablement personne. J'ouvre sa porte et le fais entrer dans la première pièce baignée de cette lumière grise caractéristique. D'un geste sûr, j'allume la petite lampe Art déco sur le bar.

« C'est un meublé ?

— Oui, dis-je en me dirigeant sur la méridienne qui alimente la plupart de mes fantasmes.
— C'est très joli, ce meuble.
— Oui, c'est une méridienne recouverte d'un velours rouge. C'est hors de prix et extrêmement doux. On peut y faire toutes sortes de choses… »

Je joins le geste à la parole et m'allonge dessus lascivement. Je plie les jambes et fais danser mes pieds au-dessus de mes fesses. Je minaude en tortillant une mèche de cheveux autour de mon doigt. Il marche dans le salon comme s'il visitait effectivement son appartement. Son sexe dressé ne laisse aucun doute sur ses intentions, mais il ne semble pas décidé à assouvir nos désirs. Il s'approche de moi et me caresse du regard. Ma respiration est encore courte. Et puis il tourne les talons brusquement.

« Il y a une bibliothèque quelque part ? »

Je suis debout en quelques secondes.

« Bien sûr, suivez-moi, je vous prie. »

Je suis passée devant lui. Je marche en accentuant volontairement ma cambrure.

« Très joli.

— Merci.
— Je peux ?
— Pardon ?

— M'assoir sur ce fauteuil ? C'est un fauteuil crapaud, n'est-ce pas ?
— Euh… oui, effectivement. Il date euh… d'une époque… antérieure et est lui aussi extrêmement cher.»

Il s'est assis en riant et a saisi un livre qu'il feint de consulter attentivement. Il aime jouer. Je décide de lui faire l'article, histoire de tester sa patience. Il est imperturbable. Je suis maintenant debout devant lui. Mes seins à hauteur de sa bouche. Il lit, son sexe toujours dressé comme une provocation. Doucement, je me mets à genoux et approche ma bouche à quelques centimètres. Toujours rien. Ma langue veut le goûter. Par petits coups d'abord. Je sens son souffle s'accélérer légèrement. Et puis je décide de le prendre tout entier dans ma bouche. Il semble tout à coup moins intéressé par son livre et tandis que je commence un va-et-vient en le serrant entre mes lèvres, je sens son pouls s'accélérer. Ses hanches me répondent d'abord timidement puis plus franchement. Sans cesser ma caresse, je lui prends le livre des mains et les place sur ma tête. Je sens ses doigts se crisper de plaisir dans mes cheveux et mon désir se fait de plus en plus impérieux. Son bassin se meut avec toute la violence de son désir et sa verge cogne contre mon palais. Il se retire tout à coup. Nous sommes tous les deux debout, l'un contre l'autre.

« Allons visiter la cuisine, je brûle de la voir.

— Bien volontiers. »

Je le suis docilement.

« Il est solide ce bar ?

— Je le crois. Pourquoi ? »

Il m'a soulevée avec une facilité déconcertante et assise sur le bar. D'un geste, il a écarté mes cuisses. Il me regarde longuement.

« Vous êtes très belle », dit-il en s'approchant doucement.

Je sais très bien ce qu'il va faire et je le regarde s'avancer en frémissant déjà. Libérée de toute pudeur, j'écarte les cuisses comme pour l'inviter. Sa langue est à un millimètre de mon intimité, mais il a cessé sa progression. C'est un supplice insoutenable. Son souffle que je sens par intermittence me rend folle. Soudain, il prend mes mains et les place derrière sa tête comme je l'ai fait moi-même tout à l'heure. J'appuie légèrement et sa langue trouve facilement le chemin de mon plaisir. Je gémis, déjà prête à jouir et mes cuisses sont prises d'un léger tremblement. Il cesse un instant pour placer mes jambes autour de son cou. J'ai la tête en arrière, les yeux fermés, entièrement livrée à ses lèvres et sa langue experte. Il s'est arrêté soudainement.

« Ouvre les yeux.

— Pardon ?
— Je veux que tu regardes.
— Bien. »

Je me relève légèrement et je vois sa tête prisonnière de mes cuisses. Son nez, sa langue et mon corps qui répond en rythme. Cette vision décuple mon plaisir, je suis au bord de l'orgasme ; je réussis à articuler :

« Arrête, s'il te plaît.

— Tu n'aimes pas ?
— Au contraire, je vais jouir.
— C'est bien mon but, figure-toi. »

Il reprend sa caresse ensorcelante et je m'abandonne entièrement au plaisir. Je regarde mon corps réagir à ses coups de langue et le plaisir imprimer en moi son rythme fou. Je me vois perdre pied, mon bassin se soulever malgré moi et mes cuisses s'écarter comme jamais. Je jouis longtemps.
Quand j'ai regagné mon calme, il me soulève à nouveau du bar et me pose devant lui. Ses lèvres se posent tendrement sur les miennes. Ma langue cherche la sienne et la trouve rapidement. Il me serre fort dans ses bras.

« J'ai faim, pas vous ?

— Si, très. »

Il est passé derrière le bar et a ouvert le réfrigérateur.

« Tiens, vous n'avez pas touché au caviar ?

— Je n'ai pas osé…
— C'est le moment où jamais. Allez vous installer sur le lit, je nous prépare un encas. »

Je m'exécute sagement. Je m'assois en tailleur. J'ai l'impression que mon corps résonne encore du plaisir que je viens de ressentir. Je ferme les yeux un instant.

« Une coupe de champagne ? »

Le voilà. Il me tend une coupe et un cracker recouvert de caviar. C'est bon.
Nous n'échangeons pas un mot pendant cette courte pause. Lui assis au bord du lit et moi à quelques centimètres en tailleur.
Il est presque dos à moi et je regarde ses muscles se dessiner. Je me mets à genoux pour les embrasser doucement et son contact fait tout de suite renaître en moi le désir que j'avais cru durablement assouvi un instant plus tôt. J'ai envie de goûter chaque centimètre de sa peau salée. Je m'attarde sur ses dorsaux avant de remonter vers son cou, son oreille. Ses cheveux sentent bon.
Tout à coup, il saisit mon visage par-derrière et m'embrasse furieusement en me mordant légèrement la lèvre inférieure. Je ne peux plus respirer, mais je pourrais très bien mourir sous une telle étreinte. Il se retourne et nous sommes maintenant agenouillés l'un contre l'autre. Mes mains parcourent son dos, s'attardent sur ses fesses tandis qu'il fond sur mon cou, l'étouffant de baisers et de morsures. Une main indiscrète me caresse les fesses et je sens bientôt deux doigts s'enfoncer en moi. Encore !

« Viens sur moi. »

Il s'est rassis et je viens m'empaler sur lui. Je n'ai jamais rien ressenti de tel. Je sens son sexe durcir encore en moi. Je me laisse envahir par la sensation avant de bouger lentement mon bassin de bas en haut. Il me regarde dans les yeux et son regard m'électrise. J'accélère et nos souffles se font courts. Je laisse tomber ma tête en arrière, mais une main puissante vient lui intimer l'ordre de se tenir. Il veut que je regarde de nouveau. Il veut que je nous regarde jouir. Le plaisir est à quelques secondes, tout prêt à nous submerger, il nous guette comme une bête sauvage. Le rythme est soutenu, je ne peux retenir mes cris. Soudain le regard de Charles vacille légèrement. La digue a cédé, la jouissance vient nous submerger tous les deux avec une force inouïe. Nous restons dans cette position de longues minutes. C'est comme si aucun de nous deux n'osait bouger. Jouir jusqu'au dernier spasme, retenir la moindre parcelle de plaisir…

8. L'heure des explications

Je frissonne. Malgré le rayon de soleil qui me chauffe la joue, j'ai un peu froid. Je suis seule dans le grand lit de Charles. Une fois de plus. Mais il n'est pas loin, je l'entends qui fredonne dans la cuisine en faisant du café. Je tire le drap de lin sur moi en soupirant d'aise. J'aime ces moments où mon corps apaisé et comme endolori se réveille centimètre par centimètre. Il a mis de la musique, du jazz manouche, je crois. J'ai faim. Charles glisse un œil curieux dans la chambre. Je lui souris.

« Bien dormi ?

— Bien, mais pas assez…
— C'est un reproche ?
— Je ne me permettrais pas !
— J'espère bien. Vous savez. Je crois que je vais le prendre cet appartement. Il me plaît bien. Il est très fonctionnel.
— Il offre de belles prestations, en effet.
— Ton professionnalisme m'impressionne.
— N'est-ce pas ?
— Un café ?
— Volontiers. »

Il va falloir qu'on parle, je pense. Pas de notre relation, non, j'ai bien retenu la leçon. De sa femme. De sa femme et moi plutôt. Comment elle est entrée dans ma vie…
Je ne vois pas comment aborder ça sans tout gâcher. Hier soir, ce matin, tout semble si parfait.
Sans compter que je ne sais toujours pas ce que Guillaume vient faire dans cette histoire. Est-elle vraiment sa tante ? Quel genre de relation entretiennent-ils tous les deux ? Et Guillaume et moi ? Qu'est-ce que nous sommes l'un pour l'autre ?
Si je lui en parle, comment va-t-il réagir ? Il faut que je lui dise. C'est par moi qu'il doit l'apprendre.

« Tu connais Florence ?

— Qui ?
— Florence. La ville en Italie.
— Pardon. Oui. Enfin de nom et de réputation.
— J'y vais la semaine prochaine, je dois y rencontrer des artistes. J'espère être plus chanceux qu'à Los Angeles…
— Ah oui. Sans doute.
— Ton café.
— Merci. »

Silence. Est-ce qu'il va m'inviter ? Il ne me parle quand même pas juste de son emploi du temps fascinant pour me faire la conversation ? S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !

« Tu viens avec moi ? J'ai une suite charmante qui donne sur le Duomo. En tant que spécialiste de l'immobilier, je pense que ça pourrait t'intéresser. »

Alléluia ! Ne pas sauter de joie. Rester détachée. Je nous vois déjà dans un grand lit blanc immense avec une vue à couper le souffle. Faire l'amour des heures, déguster des glaces. Boire du chianti au lit.

« Oui, sans doute. Ça pourrait être intéressant effectivement.

— Parfait. Nous partons mardi. Tâche de t'arranger avec ton employeur. »

Mince ! C'est vrai que je travaille maintenant. En parlant de ça, quelle heure peut-il bien être ? Tandis que je fouille dans mon sac à la recherche de mon téléphone, j'entends Charles aller et venir dans la grande pièce.

« Emma ?

— Charles ?
— Tu ne m'aurais pas emprunté quelque chose par hasard ?
— Quoi donc ?
— Un mètre soixante environ, marron, en forme de vierge…
— Hein ?
— Statue, sœurs Sarnarvska… ça ne te dit rien ?
— Tu as la mémoire courte. Eliott, assistant stagiaire… ça ne te dit rien ?
— Non. »

Oh ! mon Dieu ! Il a l'air sérieux. Je sens qu'avant l'explication douloureuse au sujet d'Alice va avoir lieu celle sur le vol d'œuvre d'art duquel je dois m'être rendue complice.
Il est au seuil de la pièce, une serviette à la taille. Beau à tomber. J'ai instantanément envie de lui, mais je sens que l'heure n'est plus aux batifolages.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Eliott ?

— Je… Un jeune homme s'est présenté ici comme ton assistant. Il m'a dit qu'il devait prendre la sculpture. Je l'ai cru. Il ne fallait pas ?
— Putain ! »

C'est la première fois que je l'entends jurer. Il a l'air grave.

« Mais tu n'as rien ? Il ne t'a rien fait ? Il était comment ? Baraqué ? Russe ?

— Non, un jeune sympa, tout ce qu'il y a de plus normal. Mais oui, j'ai vu des Russes rôder dans le coin récemment. Ils te cherchaient. Qui sont ces gens ? Que te veulent-ils ?
— Tu vas me promettre de ne plus jamais ouvrir aux inconnus, Emma.
— Oui papa !
— Je ne plaisante pas.
— OK, d'accord. Mais tu m'expliques ?
— Je… c'est une longue histoire, c'est compliqué. Merde, on sonne. Ne bouge pas d'ici. »

Je suis pétrifiée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi ne m'en veut-il pas plus que ça ? Oserais-je lui avouer que le dénommé Eliott m'a eue à la flatterie ?
Je regarde l'heure sur mon portable que je viens enfin de retrouver. 11 heures, ce n'est pas très professionnel tout ça ! Un texto. Sans doute Diane qui m'engueule.

« Je suis à sa porte. Je dois savoir, vous aviez raison. Ce qu'il y a entre nous. Merci de vos conseils. A. Duval. »

Où est la sortie de secours ?

À suivre !
Ne manquez pas l'épisode suivant !